

Intervention de Martin Chodron de Courcel pour la Journée BCE des classes préparatoires littéraires au lycée Henri IV (vendredi 15 novembre 2019)

Mon point de départ

Il faut prendre en compte un double souci :

1.1 Le souci qui se développe dans de nombreuses entreprises de ne pas s'enfermer dans le piège de l'homogénéité des formations. Si, dans les entreprises, tout le monde finit par sortir des écoles de commerce, ne perd-on pas ainsi et définitivement certains profils humains qui ne sont pas passés par là.

1.2 Et le souci qui prend en charge ce souci des entreprises qui n'est autre que le souci des écoles de commerce. On peut l'exprimer ainsi : Pourquoi ne pas s'efforcer d'attirer dans ces écoles des profils qui, à première vue, n'y songeraient pas ? C'est ce double souci qui explique, du moins en grande partie, l'existence de cette journée.

Ce qui nous réunit ce matin, c'est directement le deuxième souci, le souci des écoles de commerce de ne pas ignorer le souci des entreprises en matière de formation initiale (et c'est également vrai en matière de formation continue).

Mais pourquoi penser particulièrement aux littéraires ? Dans les entreprises il y a un monde fou, les commerciaux côtoient des ingénieurs qui eux-mêmes côtoient des autodidactes. Le monde de l'entreprise c'est un peu le monde des « Ex » : il y a des ex-ingénieurs ou si l'on préfère des ex-scientifiques. Il y a des ex-autodidactes qui n'ont plus qu'un lointain rapport avec ce qu'ils furent au départ. On y trouve même des ex-littéraires. Seulement le mode d'existence de l'ex-littéraire est assez différent du monde d'existence de l'ex-scientifique, de l'ex-ingénieur. L'ex-littéraire tend à cacher sa formation initiale ce qui n'est pas le cas de l'ingénieur. L'ingénieur était presque destiné à l'entreprise, le littéraire pas du tout !

Il convient ici de dire un mot rapide sur la profonde singularité des études littéraires en classes préparatoires aux grandes écoles. Quand on est un scientifique en classes préparatoires la seule incertitude est celle du point de chute : quelle école réussira-t-on à obtenir ? Cette incertitude ne fait que souligner la certitude de l'impossibilité de l'échec : on aura nécessairement une école. Et il en est de même pour les classes préparatoires aux écoles de commerce.

Tournons-nous vers les littéraires. Être en khâgne A/L c'est se battre pour figurer sur une liste qui ne compte que 72 noms. Être en khâgne B/L, c'est se voir octroyer le droit de pouvoir figurer sur une liste de 25 noms. Enfin, être en khâgne « Lyon », c'est se voir offrir la possibilité de figurer sur une liste de 35 noms pour la série Lettres et Arts, de 34 noms pour la série Langues vivantes, de 37 noms pour la série sciences humaines. Un littéraire c'est donc quelqu'un qui se retrouve dans un tout petit monde prévu pour seulement 203 habitants, du moins à l'entrée annuelle. Un monde dans lequel l'échec est la norme et la réussite l'exception.

En décidant d'ouvrir les concours d'entrée des écoles de commerce aux « littéraires », les Ecoles de commerce ont donc répondu au souci des entreprises de diversifier leur recrutement. Pourquoi laisser partir ceux qui échouent (la liste est longue et commence au 204<sup>ème</sup> nom) et pourquoi ne pas inviter aussi ceux qui réussissent à diversifier eux-mêmes leur propre parcours ?

Je voudrais centrer mon intervention sur un étonnement, qui est d'abord mon étonnement. La décision d'ouvrir les portes des Ecoles de commerce aux « littéraires » n'a pas provoqué un afflux considérable de candidatures. Je voudrais donc m'interroger sur les raisons d'un intérêt timide, modeste pour des Ecoles qui offrent pourtant des opportunités réelles.

Comment expliquer que, dans un monde où l'échec est la norme, la perspective de mettre en échec l'échec ne suffise pas à enclencher un mouvement vertueux ?

Voici une piste de réflexion. Si la littérature n'a pas d'âge, les « littéraires » en ont un, et j'ajouterais volontiers qu'ils ont, à peu de chose près, tous le même âge. 20 ans. C'est autour de la vingtième année que les chemins se séparent. Être un littéraire c'est emprunter un certain chemin qui n'est pas celui du commerce, qui n'est pas celui de la science, qui n'est pas celui de l'architecture, qui n'est pas celui du droit, de la médecine... Être un littéraire, c'est emprunter le chemin des études de lettres, le chemin des humanités.

Au principe de ce choix, il y a le goût. On est littéraire par goût. Ce goût il porte sur les lettres (un monde qui est déjà assez vaste) mais, et ce n'est pas rien, il porte tout autant sur les études. L'abat-jour de la lampe de travail configure un halo lumineux protecteur. C'est un monde dans lequel on se trouve bien.

Or à 20 ans le goût l'emporte sur toute autre considération. Cela n'est pas sans nourrir une illusion, l'illusion du projet. Un goût n'est pourtant pas un projet, mais un goût a le pouvoir d'esquisser une trajectoire. Ainsi le goût pour la littérature esquisse une trajectoire vers les classiques de la littérature. Cette trajectoire ne saurait être confondu avec un projet littéraire. Et nos trajets sont rarement nos projets. Si l'on s'intéressait davantage aux trajets des « littéraires », à l'âge où ils ne sont plus des littéraires, c'est-à-dire après leurs études de lettres, que découvrirait-on ?

Certainement qu'ils sont un peu partout et, bien souvent, en des activités inattendues pour eux-mêmes. Il ne faut pas dire comme l'on dit souvent : « les études littéraires mènent à tout, à condition d'en sortir » Il est plus juste de dire : « Les études littéraires mènent à tout car on en sort nécessairement un jour. »

On est un « littéraire » que quelques années dans une vie.

S'il y a un défi à relever, et ce défi est d'abord celui des entreprises, puis des écoles de commerce et enfin des étudiants eux-mêmes, c'est le défi du goût lorsque le littéraire s'éloigne de sa pure condition de littéraire.

Quel est l'avenir de ce goût ? Commençons par dire que le temps des études n'a qu'un temps et un temps finalement assez court. Or le temps des études expose à une double violence : la violence de l'initiation et la violence du sevrage.

La violence de l'initiation qui nous fait entrer, du jour au lendemain, dans le monde des savoirs et qui donne à chacun l'impression que jusque-là, il vivait dans une relative ignorance. C'est un choc dont on ne mesurera jamais assez la profondeur. Mais la violence de l'initiation ne doit pas dissimuler cette autre violence qui l'accompagne comme son ombre, même si elle ne vient pas tout de suite. C'est la violence du sevrage.

On commençait à prendre ses marques, à trouver ses repères, à affirmer ses goûts et puis, tout aussi brusquement, 2 ou 3 ans plus tard, c'est la violence de la séparation, c'est l'arrachement à ce monde idéal des humanités.

On plonge alors dans l'inconnu.

L'inconnu des Ecoles, l'inconnu des enseignements universitaires. Réussir un concours, ou échouer à un concours, c'est de toute façon basculer dans autre chose. Quelque chose s'arrête, tout autre chose commence.

Et au bout du chemin, de ce nouveau chemin, il y a un métier, une activité, une vie à gagner. Un certain sevrage s'opère alors, et cela est vrai même pour les littéraires qui intègrent une école littéraire.

Ce sevrage est l'effet d'un passage d'un âge à un autre. Il faut ici dire un mot de ce qu'il est convenu d'appeler les âges de la vie.

Un philosophe comme Hegel en a très bien parlé.

« S'il faut agir, il faut progresser en direction du singulier » nous dit-il, c'est-à-dire s'arracher à une vie idéale où l'universel substantiel règne en maître. Cet arrachement nous fait plonger dans une société avec ses nombreuses attentes, plongée qui est toujours vécue « comme un douloureux passage à la vie de philistin. »

Le philistin c'est celui qui n'a pas connu les violences de l'initiation aux savoirs et donc qui ignore tout des tourments du sevrage. C'est l'être qui n'a pas fréquenté les universités et dont l'esprit est fermé aux arts et aux lettres ; l'esprit fermé aux Humanités et qui utilise le terme « littéraire » pour qualifier tout ce qui lui échappe.

Qu'advient-il alors ?

Cette progression en direction du singulier, cette façon de tourner le dos à l'universel substantiel (au fond le monde vu par les classiques), nous plonge dans des « occupations » où les singularités dominent et cela, comme le rappelle Hegel, « peut être très pénible à l'homme, et l'impossibilité d'une réalisation immédiate de ses idéaux peut le rendre hypocondriaque. » Et, dans un magnifique aveu, dans un bref fragment d'autoportrait Hegel nous déclare : « A cette hypocondrie —quelque inapparente qu'elle puisse être chez beaucoup— nul n'échappe aisément. »

En somme, d'où viennent les difficultés ?

Si l'on suit Hegel, on pourrait dire que les études ne sont qu'un moment dans une vie, c'est évident pour la plupart des êtres humains mais c'est également vrai pour celles et ceux qui, en apparence, semblent les poursuivre dans le choix d'un certain métier. Professeurs de lettres, par exemple.

Mais est-il vrai que l'enseignement de la littérature c'est de la littérature continuée par d'autres moyens ? Un étudiant en lettres n'est pas un professeur mais un professeur de littérature, même s'il étudie encore, a pourtant définitivement cessé d'être un étudiant. Dorénavant il a un gagne-pain. Un métier est-il un goût pour quelque chose continué par d'autres moyens ? Cela mérite examen.

Cette difficulté à échapper à l'hypocondrie dont nous parle Hegel c'est le risque de la mélancolie à un âge où les études semblent se réduire à une simple réminiscence. L'Ithaque de

nos chères études s'éloigne et le retour n'est même pas au programme. La nostalgie nous est interdite !

Comment s'arracher à ce risque ?

Il me semble que tout le monde gagnerait en lucidité si nous pouvions disposer de trajectoires complètes, ou du moins déjà bien amorcées. Où sont les littéraires 10 ans plus tard ? 15 ans plus tard ? 20 ans plus tard ? La réponse la moins fautive est sans doute : ils sont un peu partout !

Certains enseignent, et ajoutons aussitôt : et ils enseignent un peu partout ! N'insistons pas ! Mais tous n'enseignent pas !

Ils sont nombreux les littéraires qui se retrouvent dans des activités qu'ils n'auraient jamais imaginé pouvoir être un jour leur activité. Des littéraires il y en a partout ! Dans les administrations, dans les professions libérales, dans les professions médicales, et, bien sûr, dans les entreprises. Quand ils vont dans les entreprises, ils n'y sont pas « es qualité », ce sont des littéraires invisibles. Et, bien souvent, ils ont tout fait pour se rendre invisibles. La nouveauté aujourd'hui tient à ceci : les entreprises d'abord, les écoles de commerce ensuite, ont décidé de rendre les littéraires visibles, elles les invitent à sortir de leur invisibilité.

En somme, les littéraires, quand ils ne sont pas dans leurs terres traditionnelles d'accueil, quand ils sont aujourd'hui dans une entreprise par exemple, ils sont alors invités à ne pas renier leur formation initiale. C'est là un phénomène capital.

Je distingue, pour ma part, trois grandes périodes : longtemps les littéraires, lorsqu'ils se retrouvaient en entreprise, étaient en situation de clandestinité. Cette période est révolue, me semble-t-il. A cette période de clandestinité a succédé une période plus souriante d'hospitalité. Mais nous savons tous que les lois de l'hospitalité sont des lois redoutables, elles maintiennent une distance entre celui qui accueille et celui qui est accueilli. Et surtout elles assignent une certaine place à son bénéficiaire. Pas question d'en sortir. Puis-je suggérer que notre défi actuel, notre défi à tous, est aujourd'hui de passer à l'étape d'après, de dépasser la seule hospitalité ? Pour parvenir à quoi ? Pour entrer enfin dans une période où les littéraires trouveront pleinement « droit de cité ». Or, ce droit de cité passe par un maintien de la visibilité du littéraire. Et c'est pour réussir pleinement cette transformation de l'hospitalité en droit de cité que nous avons besoin des écoles de commerce, ou du moins que les écoles de commerce ont là un rôle à jouer — leur rôle. Car leur rôle est un savant mélange de formation initiale de nature académique, de formation professionnelle où elles cherchent à anticiper quelques gestes élémentaires mais elles ont un troisième rôle.

Comment le qualifier ?

Au sens large, c'est un rôle de conseil, c'est aussi un rôle d'influence. Elles peuvent aider les entreprises à y voir clair dans leurs propres attentes. Ce rôle, à mon sens, est encore trop peu développé. Les entreprises sont toujours un peu en retard s'agissant des mouvements de fond. Et de toutes façons elles ne peuvent pas prendre le risque d'être des avant-gardes. Elles se retrouveraient sans débouchés claires.

Les Ecoles de commerce, mais peut-être toutes les Ecoles, ont l'impérieuse obligation, non pas d'être un peu en avance, mais de se sentir tenues d'être un peu en avance. Si elles ne se sentent pas tenues de jouer ce rôle-là, je ne vois pas bien qui s'en emparera.